

Le Livre des malades

Frédéric Ozanam



Le Livre des malades

DANS LA MÊME COLLECTION
Les classiques de la spiritualité

- Le Dieu Vivant*, Romano Guardini, mars 2010
Le Combat spirituel, Lorenzo Scupoli, octobre 2010
Qui est Jésus-Christ ? Henri Lacordaire, octobre 2010
L'Âme de tout apostolat, Dom Jean-Baptiste Chautard,
décembre 2010
La pratique de l'amour envers Jésus-Christ, Saint Alphonse
de Ligori, mars 2011
Maximes et Sentences spirituelles, Saint Jean de la Croix,
septembre 2011
Hymnes et cantiques, Jean Racine, mars 2012
Hymnes et psaumes, Pierre Corneille, mars 2012
L'Écho du silence, Un Chartreux, avril 2012

© Juin 2012, Éditions Artège, France

ISBN 978-236040-095-9

ISBN pdf : 978-236040-159-8

Éditions Artège

11, rue du bastion Saint-François – 66000 PERPIGNAN

www.editionsartege.fr

Frédéric Ozanam

LE LIVRE DES MALADES

ARTÈGE

Ces lectures ont été choisies par un chrétien qui, au cours de sa maladie, trouva dans la méditation de l'Écriture sainte la force de souffrir patiemment et la constance de vouloir toujours avec amour la volonté de Dieu. L'Écriture Sainte lui fut une nourriture quotidienne. Presque enfant, il se consacrait à la défense de la vérité, et commençait l'étude de l'hébreu pour lire dans le texte primitif les textes fondamentaux de la foi.

Malgré les plus incessantes occupations, il lut chaque matin un passage de l'Écriture afin de mieux servir Dieu. Il y trouva l'appui de sa jeunesse, et, quand les jours mauvais furent venus, quand la maladie eut accablé son corps, son âme se fortifia, grandit et s'éleva par les pensées mêmes dont il l'avait nourrie.

Il se vit frappé de mort, jeune, aimant la vie, et tout comblé de ce qui attache à la terre, de ce qui s'appelle en ce monde la plus légitime félicité. Malgré les déchirements de son âme, ses lèvres n'eurent de paroles que pour bénir la main qui l'avait irrévocablement marqué. Plus tard il eut à subir toutes les angoisses

d'une maladie lente, sur laquelle les climats les plus divers et les remèdes les plus lointains n'avaient pas de pouvoir ; il supporta le vain espoir de guérisons apparentes et les découragements de rechutes chaque fois plus graves ; il sut vivre incertain entre la vie et la mort, tour à tour reconnaissant ou résigné. Il se vit exilé, arraché aux plus chères occupations de sa vie, loin de beaucoup de ceux qu'il aimait, accablé chaque jour de nouvelles douleurs, épuisé de souffrances et de faiblesse, sans que le reproche touche ses lèvres.

Au milieu de ses défaillances, il passa les longues heures à relire d'un bout à l'autre l'Écriture sainte, qu'il avait lue toute sa vie. Il vécut dans une incessante présence de Dieu. Aux agitations d'un esprit ardent succéda le calme ; et la paix du cœur, le don le plus doux que Dieu puisse faire à sa créature, fut la récompense anticipée de son sacrifice. Alors sa pensée se reporta vers tous ceux qui, à la même heure, languissaient comme lui, depuis le malade qui gémit dans un hôpital, jusqu'à celui qui se lamente dans une riche demeure, tous égaux dans la souffrance, tous égaux dans l'espérance des promesses éternelles. Il annota les passages qui pourraient un jour, comme un breuvage bienfaisant, rafraîchir tant de cœurs altérés.

On a rassemblé ces pages éparses, elles sont dédiées à tous ceux qui souffrent.

Introduction

Âme désolée, abîmée de tristesses, si tu trouves en ce livre ce qui relève dans les détresses et sanctifie les maux, n'oublie pas ton frère dans la douleur, qui a pensé à toi. Que le bien qu'il t'a fait accroisse devant Dieu les mérites de ce serviteur fidèle, et qu'une prière hâte, s'il le fallait encore, l'heure où il se reposera dans la paix et la lumière, sur le sein de notre Sauveur à jamais béni !

On joint ici quelques extraits des lettres de Frédéric Ozanam. Écrits dans le temps qu'il recueillait ces lectures, ils sont le seul commentaire qu'il en ait laissé.

San Jacopo, 1853

Mon cher ami,

Je me proposais toujours de vous écrire, et je l'aurais fait avec joie, si je ne m'étais pas trouvé si faible. Mais la main du Seigneur m'a touché. Elle m'a touché, je crois, comme Job, comme Ézéchias, comme Tobie, non pas jusqu'à la mort, mais jusqu'à m'éprouver longuement. Malheureusement je n'ai pas la patience de ces justes, je me laisse abattre facilement par la souffrance, et je ne

me consolerais pas de ma faiblesse, si je ne trouvais dans les Psaumes des cris de douleur que David pousse vers Dieu, et auxquels Dieu répond à la fin en lui accordant le pardon et la paix.

Pendant de longues semaines de langueur, les Psaumes ne sont guère sortis de mes mains. Je ne me lassais pas de relire ces plaintes sublimes, ces élans d'espérance, ces supplications pleines d'amour, qui répondent à tous les besoins, à toutes les détresses de la nature humaine. Il y a bientôt trois mille ans qu'un roi improvisait ces chants dans ses jours de désolation et de repentir, et nous y trouvons encore l'expression de nos angoisses et la consolation de nos maux. Et il est de l'office du prêtre de les répéter chaque jour ; et des milliers de monastères ont été fondés afin que ces Psaumes fussent chantés à toute heure et que cette voix suppliante ne se tût jamais.

L'Évangile seul est supérieur aux hymnes de David, et encore parce qu'il en est l'accomplissement, parce que tous les vœux, toutes les ardeurs, toutes les saintes impatiences du prophète trouvent leur fin dans le Sauveur sorti de sa race. Et tel est le lien des deux Testaments, que le Sauveur lui-même n'a pas de nom qui lui soit plus cher que celui de Fils de David. Les deux aveugles de Jéricho l'appelaient ainsi, et moi-même je lui crie souvent comme eux : « Fils de David, ayez pitié de nous. »

Introduction

Pise, le 3 avril 1853

Mon cher ami,

Quelle meilleure préparation à la mort qu'une longue maladie et beaucoup de bonnes œuvres ? Pour moi, quand je vois des chrétiens éprouvés par ces maux lents et cruels, je me figure des âmes qui font leur Purgatoire en ce monde, et qui ont droit à la pitié respectueuse que nous devons aux justes de l'Église souffrante. Ah ! si Dieu veut accepter pour l'expiation de leurs péchés ces peines supportées ici-bas, qu'ils sont heureux de s'être purifiés à ce prix, par des douleurs infiniment au-dessous de celles de l'autre vie, au milieu des consolations de la religion, de l'amitié, de la famille ; auprès d'une femme qui s'épuise de tendresse et de bons soins, avec de joyeux enfants qui ramèneraient le sourire sur les lèvres les plus désolées ! Souffrir ainsi deux ans, dix ans même, et ensuite entrer de plain - pied dans la paix du ciel, ne serait-ce pas la plus heureuse destinée ? et combien n'est-elle pas enviée peut-être par ces autres chrétiens qui nous ont semblé plus favorisés, qui ont eu dans ce monde la santé, la joie, et qui satisfont maintenant la justice divine par des angoisses inouïes !